

## L'ŒUF DE PAQUES

« Où donc courez-vous si vite, petite Christie ? N'entendez-vous pas les cloches de Pâques qui résonnent joyeusement dans la vallée ? C'est l'heure d'ajuster vos tresses blondes devant le petit miroir, et de plisser autour de votre cou le gracieux fichu blanc. Ding ! Don ! Ding ! Don ! »

Mais Christie n'entend pas. Elle court, elle court toujours, si vite qu'un chamois ne saurait l'atteindre. Elle serre dans ses deux petites mains les bords de son tablier de coton bleu.

« Que cachez-vous-là, mignonne, demande le naïf coucou, perché sur un vieux sapin dont les racines plongent dans le torrent ? Avez-vous dérobé à votre grand-mère les friandises destinées au repas de ce beau jour ? Ce serait mal, enfant, retourner sur vos pas. Coucou ! Coucou ! »

Mais Christie fait la sourde oreille et continue sa course rapide. Maintenant la voilà parvenue tout au bas de la montagne ; elle s'assied un instant, ouvre avec précaution son tablier fermé, et sans donner un regard aux fleurettes d'avril qui foisonnent dans l'herbe, elle s'absorbe dans une contemplation joyeuse.

Qu'il est beau, qu'il est éclatant dans son nid de mousse, l'œuf rouge de Christie. C'est le premier qu'elle possède ! Trois fois déjà, depuis qu'elle est une grande fille, allant à l'école et sachant lire, la fête de Pâques est revenue, et jamais Christie n'a osé avouer ses secrets desirs. La grand-mère est pauvre, bien pauvre. Comment lui dire : « Mère grand, donnez-moi donc un œuf rouge ! »

Autrefois, dans ses pensées enfantines, la petite Christie croyait que l'œuf de Pâques se trouvait au poulailler pour les enfants sages, et elle s'étonnait chaque année d'être si mal récompensée de sa sagesse et de ses efforts.

Maintenant elle sait qu'on l'achète à la ville avec une pièce de monnaie, une toute petite pièce, paraît-il ; mais elle n'en a pas été moins reconnaissante à la bonne fermière du Rosenthal de son aimable cadeau, et elle est devenue rouge comme l'œuf lui-même en lui disant merci.

« Voilà ton déjeuner tout trouvé, Christie, ont dit ses petites camarades qui se moquent de sa joie naïve.

Mais Christie ne leur a pas répondu ; elle s'est mise en route, et maintenant l'œuf de Pâques est entre les mains de l'enfant malade, du pauvre Gaspard le boiteux. Voilà bien des jours qu'on ne le voit plus à l'école ni au catéchisme ; mais qui donc s'inquiète de lui, qui donc, je vous le demande si ce n'est la petite Christie ?

« Tiens, Gaspard, dit-elle toute souriante, il est pour toi, mon bel œuf de Pâques. Pour toi encore ce rayon de miel, ce morceau de fromage de chèvre et ce croûton de pain frais. »

L'enfant regarde toutes ces richesses ; il admire les narcisses des prés et les renoncules printanières écloses le matin même sous les doigts de Christie ; le soleil qui s'introduit furtivement par la fenêtre entr'ouverte les anime de ses gais rayons, et le pauvre lit du malade semble un reposoir pour la Fête-Dieu.

Pourtant ce n'est pas le soleil, ce ne sont pas les fleurs, ce n'est pas même l'œuf de Pâques qui font naître le sourire sur sa bouche souffrante. Ce que l'infirme aime le mieux dans la fête qu'on lui donne, c'est le rire éclatant, ce sont les fraîches couleurs et les yeux bleus de Christie, ces yeux semblables à la violette des bois ; et c'est surtout le bon cœur et l'âme compatissante de sa petite amie.

Et maintenant, mignonne, partez vite, plus vite encore que vous n'êtes venue. Les cloches sonnent à grandes volées ; dans tous les sentiers de la montagne les pieux fidèles accourent, l'église est ouverte, la messe va commencer.

« Alleluia ! » disent les cloches. « Alleluia ! » chante le coucou, « Alleluia ! » répète la petite Christie, en entrant pleine de joie dans l'église du Dieu ressuscité.

MARIE MARÉCHAL.

— Rien ne prouve mieux l'existence d'une autre vie que le fait qu'on cherche en vain notre idéal en celle-ci.

## ÉPISODE D'UN COMBAT NAVAL

La Revue de France raconte un curieux épisode du fameux combat naval de Gibraltar.

L'auteur de l'article attribue à un marin de Paimpol, nommé Gersalé, la mort de l'amiral Nelson, et il rapporte le récit qui lui a été fait par le matelot breton :

« Une détonation retentit ; un grand cri de triomphe s'éleva de notre bord. Nous avions désemparé deux des coquins qui nous menaçaient, et le vaisseau que montait l'amiral anglais, après avoir tourné sur lui-même, tomba sous le vent et nous présenta sa poupe. »

« Nous lui avions donc fait quelque grosse avarie ? En effet, de la hune d'artimon, où j'étais placé, je vis que les cordes de manœuvre de son gouvernail avaient été emportées. Des matelots s'empressaient pour les remplacer au milieu de la confusion causée par le va-et-vient des hommes qui ramassaient les morts et les blessés. Un groupe d'officiers se tenait debout à la coupée de l'escalier de la dunette. »

« Parmi eux un petit homme grêle, qui portait trois étoiles sur la poitrine, donnait des ordres. Je l'entendais parler. Je baissai les yeux, et, sur le couronnement de son navire, que la lame soulevait, je lus : *The Victory*. Je regardai de nouveau l'officier. »

« Son maigre visage était hautain et calme ; on eût dit qu'il souriait. Je compris que je voyais Nelson. Mon sang ne fit qu'un tour : je me sentis pâlir de colère, je levai mon fusil et le mis en joue. Mais un tas de réflexions me passèrent sur la tête. Il était si tranquille et si fier ! Il se défiait si peu : c'était le chef, le vainqueur d'Aboukir, quelque chose comme le Napoléon de la mer ! Je relevai mon arme. Non ! aussi vrai qu'il y a un Dieu, je n'aurais pas tiré, je ne voulais pas tirer. Pourquoi, dans le même instant, les Anglais firent-ils sur nous une décharge de tous leurs canons ? Était-ce brave d'être dix contre un ? Comme un fait exprès, les volées suivaient les volées. Nous fûmes massacrés, rasés, la hune d'artimon seule resta debout au milieu de ses agrès croulants ; nos batteries étaient démontées et ne ripostaient plus. Pour la troisième fois, la voix du commandant monta jusqu'à nous. « Courage, enfants, dit-elle, et feu pour la France ! »

La France !... J'eus comme une vision, et la figure de l'amiral anglais apparaissant toujours à travers la fumée et souriant, je visai et fis feu. Les officiers se jetaient à genoux, se tordaient les mains. L'un d'eux, le visage gonflé, se tourna vers nous, et levant le poing, cria ces mots que j'ai bien souvent répétés et que je me suis fait expliquer plus tard :

« Dam your eyes ! Dam your hands ! Misérables Français ! »

Il mêlait sa langue à la nôtre, qu'il ne savait pas bien. J'étais tout étourdi ; il me semblait que je rêvais, lorsqu'un coup violent, me frappant sur la tête, me renversa sans connaissance. Je me relevai prisonnier en Angleterre.

## PLUIE DE MOUCHES

Il y a quelque temps, les journaux annonçaient une pluie de viande tombée dans une ville de l'Ouest des États-Unis. Il y a quelques jours, les dépêches de Québec nous parlaient d'une pluie de mouche à la Rivière-du-Loup, comté de Témiscouata. L'Événement public, au sujet de ce phénomène, les renseignements suivants :

« Les mouches tombées récemment, sous forme de pluie, à la Rivière-du-Loup, sont classifiées comme suit par M. Bélanger, curateur des musées d'histoire naturelle de l'Université-Laval :

« ORDRE : *Névroptères*, insectes dont les larves vivent sous l'eau. »

« FAMILLE : *Perlides*. Probablement la *Capnia pygmaea*. »

« On la rencontre fréquemment à New-York, en février, au dire de Fitch. »

« Cette intéressante petite bête ne paraît pas avoir encore été l'objet d'une étude approfondie de la part de nos naturalistes canadiens. Voici son histoire populaire, telle que racontée par un vieil habitant :

« On le voit en plus ou moins grande abondance, tous les ans, vers le milieu ou la fin de mars, sur la neige, dans certains endroits du pays. Les cultivateurs canadiens-français lui donnent le nom de *bête à sucre*, les Anglais celui de *sugar fly*. »

« Plus il y en a, plus il y a espoir de faire une abondante récolte de sucre ; son apparition donne le signal pour l'entaille des érables. »

« Sur la rive sud de l'île d'Orléans, elle apparaît d'abord sur les battures de glace au bord de l'eau, et dirige sa marche et son vol vers le nord, contrairement à la sauterelle qui, dans ces parages, se dirige toujours du nord au sud jusqu'à ce qu'elle aille se jeter et se noyer dans le fleuve. »

« Après avoir franchi les battures, les mouches vont s'abattre sur les arbres qui bordent le chemin ; puis, de là, se dirigent vers les érables où on les trouve par milliers au bout de quelques jours. Pendant ce temps, elles cheminent sur la neige et sur les verglas. »

« Elles sont extrêmement friandes de sucre, et s'attachent par centaines aux godilles par lesquelles s'écoule l'eau d'érable ; de là la nécessité de couler cette eau avant de l'évaporer. »

« Telle est, en peu de mots, l'histoire de cet intéressant petit animal qui éclot dans l'eau glacial du mois de mars, et chemine l'espace de plusieurs milles sur les glaces, les verglas et sur un lit de huit pieds de neige. »

## USAGES DU MONDE

DES SUJETS DE CONVERSATION

La conversation est-elle susceptible de perfectionnement ? Assurément oui. Chacun, en surveillant son langage, améliorera la conversation générale. Il suffit pour cela d'éviter certaines fautes que l'on commet d'ordinaire par inattention ou manque de bon vouloir. S'il ne nous est pas donné à tous de briller dans le monde, il nous est toujours facile de n'y être pas ennuyés.

On a jeté souvent la pierre à ceux qui parlaient de la pluie et du beau temps ; il est presque impossible cependant de se passer de ce sujet de conversation. Tout le monde s'intéresse à la chaleur et au froid, au vent et à la pluie, à la neige et à la tempête, à la grêle ou à la rosée : agriculteur, homme du monde, chasseur, marin, ou malade dont un changement de température renouvelle les douleurs. Peut-on faire une partie de plaisir sans escompter les fantaisies du soleil ? Peut-on planter sans désirer une ondée qui rende le terrain plus favorable ?

Ne bannissons donc pas la pluie et le beau temps de la conversation.

Il n'y a du reste pas de limites à prescrire aux sujets de conversation, pourvu qu'ils n'offensent pas la morale ; que celui qui parle ne soit pas ridicule, que ceux qui écoutent ne soient pas ennuyés : voilà la règle. Nous pouvons obtenir de chaque causeur quelque chose d'utile et agréable ; les esprits graves nous feront penser, les esprits légers nous distrairont.

Cependant, il est des sujets de conversation reconnus pour fastidieux. Les détails personnels ont cet inconvénient. La plus belle bataille du monde est fatigante quand elle est racontée longuement par le militaire qui y a figuré, fût-ce au premier rang. Lorsque vous parlez de vos espérances d'enfant, de votre village et de son clocher, des travaux de votre profession, vous laissez même le plus patient des auditeurs.

Car c'est là un travers commun à l'humanité : l'auteur tirera un manuscrit de sa poche et vous en racontera les vicissitudes, et Dieu veuille qu'il ait la modestie de ne point vous en lire les « beaux passages », c'est-à-dire l'ouvrage entier !

Le financier commencera l'histoire de la hausse et de la baisse, de ses bénéfices et de ses spéculations ; l'huissier même croira être très-intéressant en racontant une saisie immobilière ou une demande en licitation portée devant le tribunal.

Evitons donc de parler des travaux de notre profession.

Autre écueil, la maladie : « J'ai des pesanteurs d'estomac. — Mes migraines durent vingt-quatre heures. — Mes digestions ne se font pas. — Les nuits sont bonnes, mais dans le jour j'ai des somnolences... » Et souvent lorsque vous entrez dans un salon, que vous entendez parler de tant de maux et de tant de remèdes, vous vous étonnez que les mêmes gens, au lieu de se mettre au lit et d'appeler le médecin, aillent au spectacle ou au bal le même soir.

Ils ne sont malades que pour se plaindre.

D'autres personnes ont une disposition triste dans l'esprit qui les porte à annoncer toutes les nouvelles alarmantes. « Monsieur un tel va certainement mourir. — Le pain est augmenté, comment vivrons-nous ? — On annonce la guerre. — On dit que le choléra est à nos portes ; le nombre des victimes serait incalculable... »

Il y a courage et non légèreté à supporter les maux de la vie, et à n'en point fatiguer les oreilles d'autrui.

Il faut examiner les esprits avec lesquels on est en rapport, et s'étudier à les faire briller en leur fournissant le sujet de conversation qui peut leur être favorable. Un homme entiché de sa noblesse vous parlera volontiers de ses ancêtres, pour peu que vous l'y poussiez ; de même un militaire de combats, et un voyageur des pays qu'il a traversés.

Beaucoup de jeunes femmes ne savent parler que de robes et de chapeaux, beaucoup de vieilles dames que de cuisine et de ménage. Aux premières, je dirai : Prenez garde qu'on ne vous trouve frivoles. — Aux secondes, j'insinuerai respectueusement ceci : En nous faisant part des désagréments que vous occasionnent vos domestiques, vous nous les faites subir, faites-y attention !

Mais la plupart des femmes et des jeunes filles de ce temps-ci sont un peu savantes, un peu artistes. Le mot de musique ou de peinture éveillera en elles des aperçus ingénieux, nous révélera peut-être des connaissances approfondies. Toutes peuvent parler métaphysique, car elles ont de l'observation, la connaissance du cœur humain ; et la lecture des bons livres de ce siècle, l'étude des littératures étrangères font des femmes, non pas des *bavardes* comme le prétendent les hommes, mais des êtres pensants et sachant causer.

SAVON CANADIEN.—Au coin des rues Ste. Catherine et Durham, se trouve la superbe manufacture de savon de MM. J. Barsalou et Cie. Quatre étages ; cent cinquante pieds sur trente-cinq. Machine à vapeur de 25 forces. Cuves énormes ; casseroles monstres ; tuyaux conducteurs en proportion. Graisse, suif, huile de graine de cotonnier, gomme, alcalis. D'ordinaire, la cuisson de ce mélange donne une odeur insupportable. Ici, aucune odeur. Le savon se fait dans des vases clos. On dit que la qualité en est belle. Essayez-le. Il faut encourager nos industries. C'est la meilleure des *prolections*.

**Brésil.**—Un arbre merveilleux.—Un consul anglais, M. Morgan, a adressé dernièrement à son gouvernement son rapport annuel sur la situation du commerce au Brésil, en 1874. Dans ce rapport, M. Morgan cite comme l'un des arbres les plus utiles et dont l'acquisition serait une source de richesses pour le pays où il pourrait prospérer, le carouba, sorte de palmier (*Copernicia cerifera*). Cet arbre croît, sans aucune culture, à Céara, à Rio Grande de Norte, à Bahia. Il résiste à la sécheresse la plus longue et reste toujours vert et luxuriant. Ses racines jouissent des mêmes propriétés que la salsepareille. La tige fournit des fibres très-fortes qui acquièrent un magnifique éclat, des pièces de bois équarries et d'excellentes palissades pour les clôtures. Lorsque le palmier est jeune, il fournit une nourriture abondante et saine. On en extrait du vin, du vinaigre, une matière saccharine et une sorte de gomme qui rappelle le sagou par son goût et ses propriétés. Pendant les sécheresses excessives, le carouba a rendu d'immenses services aux populations de Céara et de Rio Grande de Norte. On fabrique des instruments de musique avec le bois de carouba, ainsi que des tubes et des tuyaux de conduite pour les eaux. La pulpe du fruit a un goût excellent, et la noix huileuse et émulsive, rôtie et réduite en poudre, tient lieu de café. On extrait du tronc une farine semblable au maizena, et un liquide ressemblant à celui du cocotier de Bahia. Avec sa paille on fabrique des nattes, des chapeaux, des paniers, des balais ! On exporte chaque année, en Europe, de grandes quantités de cette paille pour la fabrication de superbes chapeaux. La valeur de la paille de carouba exportée, ainsi que des chapeaux et autres articles fabriqués sur le lieu même de la production, s'élève à 119,500 livres sterling par an.

On retire des feuilles du carouba une cire utilisée dans la fabrication des chandelles. L'exportation de cette cire atteint annuellement la somme de 162,500 livres sterling.

**A propos d'expositions.**—Il y a eu, dans l'Amérique du Sud, une exposition de casse-têtes, massues, coups-de-poing et autres armes défensives. Il s'y passa un drame affreux que nous compte un pur Yankee de nos amis :

Un planteur avait séduit la femme d'un armurier et avait échappé à ses poursuites en se retirant dans ses propriétés du Nord—à cinq cents lieues de là.

Dix ans plus tard, il revint dans la ville où il avait accompli son forfait. Sa victime était morte, et le mari ayant changé de nom, passait pour avoir disparu depuis longtemps.

Le séducteur se promenait tranquillement dans l'exposition la tête découverte, quand il remarqua sur l'étal d'un exposant, un énorme casse-tête fait de trois boulets de plomb hérissés de pointes d'acier, et montés sur trois alevins, réunis en un seul faisceau à leur base.

—Comment se sert-on de cela ? demanda-t-il au marchand.

Ce dernier, qui venait de reconnaître l'individu qui avait jadis bouleversé son ménage, saisit le casse-tête et répondit tranquillement :

—Vous le prenez ainsi et vous vous en servez comme cela.

Et il fit voler en éclats le crâne du client. Un procès s'en suivit... L'armurier fut acquitté.

**Hypnotisme spontané,** clinique de M. Bouchut.—Il s'agit d'une petite fille de dix ans, apprentie depuis cinq mois pour la couture de gilets d'homme. Au bout d'un mois d'un travail assidu, non exagéré cependant, tout en faisant une boutonnière, elle perdit connaissance et dormit une heure. Revenue à elle, elle se remet à son ouvrage, même accident ; et depuis, chaque fois qu'on lui donne une boutonnière à coudre, l'hypnotisme s'est reproduit, tandis que tout autre travail de couture, quel qu'il soit, est sans inconvénient. M. Bouchut a voulu être témoin du fait ; il lui donne une boutonnière à coudre : elle n'a pas fait trois points qu'elle tombe lourdement de sa chaise sur le sol ; elle est complètement endormie. M. Bouchut la relève, et constate de la catalepsie des bras et des jambes, la dilatation de la pupille, le ralentissement du pouls, une insensibilité complète. Le sommeil dura trois heures, et l'enfant revint à elle sans ressentir rien de particulier. Le lendemain même épreuve, le sommeil ne dura qu'une heure. M. Bouchut constate que tout autre travail de couture ne lui produit pas d'hypnotisme. D'autre part, il détermine celui-ci en faisant regarder avec attention et fixement un crayon d'argent placé à 10 centimètres de la racine du nez.

**Intelligence des hirondelles.**—Un de nos lecteurs nous communique le fait suivant, qui nous a paru fort intéressant :

« A la campagne où j'étais l'été dernier, un de mes amis essayait son adresse en tirant des hirondelles au vol ; une d'elles fut atteinte : en un instant une vingtaine d'hirondelles se trouvèrent réunies autour d'elle, et tandis que les unes, étendant leurs ailes, soutenaient dans l'air la pauvre blessée, les autres volaient autour d'elle en poussant de petits cris plaintifs. Ce spectacle curieux, et bien fait pour émouvoir l'auteur barbare du meurtre, dura quelques instants, puis, quand les intelligentes petites bêtes virent que leur compagne était morte, elles la laissèrent tomber et l'abandonnèrent. Je ne sais si ce fait s'est déjà produit, et si ce n'est pas en soutenant ainsi leurs compagnes fatiguées que les hirondelles arrivent à traverser les mers. En tout cas, voilà un exemple bien touchant de l'instinct des oiseaux. »